CHAPITRE III

LA MÉTHODE

La méthodologie est la partie la plus importante et la plus obscure de la science. Les auteurs énumèrent une foule de méthodes distinctes, l'analyse, la synthèse, la construction, la critique, l'hypothèse, l'heuristique, la dialectique, l'expérience, l'induction, la déduction, mais ils ne s'accordent nullement ni sur la valeur ni sur les rapports de ces procédés divers. La méthodologie n'est pas encore organisée. Nous nous proposons d'esquisser les principaux traits de son développement organique.

On confond souvent la méthode soit avec le système soit avec la science tout entière. La méthode, dit un auteur, est la science de l'art d'agir; la méthode est la science des lois de la raison (1). Il est incontestable que la méthode est inséparable de la raison, de la science, du système, que procéder avec méthode c'est procéder avec raison, c'est acquérir la science, c'est développer un système; mais la méthode n'est pas tout cela. Elle n'est pas la raison, mais une activité rationnelle; elle n'est pas la science, mais l'instrument qui la produit; elle n'est pas le système, mais la voie qui y conduit. La méthode est à la science ce que le moyen est à la fin. Elle est la marche que la pensée doit suivre pour constituer la science. Elle guide, elle soutient, elle fortifie l'entendement dans la recherche de la vérité; elle le conduit directement et sûrement à son but, en lui faisant éviter toute divagation et toute déperdition de forces. L'esprit qui se conforme aux prescriptions de la méthode se préserve de l'erreur et du doute, avance graduellement du connu à l'in-

(1) Louis Bara, *Introduction à l'étude de la science de la méthode;* Mons, 1853.

connu et arrive sans fatigue à la connaissance exacte de tout ce qu'il est capable d'atteindre (1).

La méthode est la direction qu'il faut donner à la pensée pour qu'elle accomplisse sa destinée. Elle n'a pas d'autre but que la pensée même : délivrer l'âme du scepticisme, la faire jouir de la vérité, la laisser reposer dans la possession de la certitude. Les agitations et les inquiétudes de la pensée ne peuvent être apaisées que par la méthode. En toute matière le doute résulte de la possibilité d'une opposition entre le sujet et l'objet de la pensée. Comment résoudre cette difficulté, si ce n'est en instituant un procédé régulier qui, d'une part, détermine l'objet tel qu'il nous apparaît, sous l'empire des lois de la raison, et qui, de l'autre, expose ce que l'objet doit être, en vertu de son principe? Tel est l'intérêt du problème de la méthode. Cette corrélation entre la méthode et la certitude a toujours été entrevue, mais c'est aujourd'hui seulement, après le criticisme de Kant, grâce aux travaux logiques de Krause, que la question peut être considérée comme vidée (2).

La méthode exige une préparation convenable, puisqu'elle a pour mission de conduire l'esprit de vérité en vérité, ou de grouper nos connaissances scientifiques en forme de système. Cette préparation est la critique, la disposition au doute et à l'examen qui précède le mouvement en avant de l'intelligence. Elle consiste à s'abstenir de toute affirmation qui ne serait pas reconnue comme certaine, et a pour effet de débarrasser l'esprit de ses préjugés. Le fondement et le premier principe de la méthode, dit Malebranche, est qu'on ne doit jamais donner un consentement entier qu'aux propositions qui paraissent si évidemment vraies qu'on ne puisse le leur refuser sans sentir une peine intérieure et des reproches secrets de la raison. De là la division de la mé-

(1) Descartes, *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, 1637.

(2) Krause, *Vorlesungen über das System der Philosophie*, 1828. — *Vorlesungen über die Grundwahrheiten der Wissenschaft*, XIII, Wissenschaftlehre. Göttingen, 1829.

thode en deux parties, l'une *critique* ou négative, l'autre positive ou *dogmatique*. En ce sens, la critique est légitime et indispensable; c'est un préservatif contre l'égarement et la prévention, c'est la sauvegarde du libre examen. Mais il ne faut pas la confondre avec le criticisme de Kant et de son école, qui n'est qu'un scepticisme déguisé au sujet des droits de la raison spéculative.

La méthode dogmatique, la méthode proprement dite, se développe entre deux limites, entre le point de départ et le principe de la science, et va de l'une à l'autre, tantôt en montant, tantôt en descendant. Le point de départ est la première vérité immédiatement et universellement certaine qui nous donne accès dans la science : cette vérité réside dans la conscience propre et s'exprime par la pensée *moi*. Le principe est la dernière vérité certaine qui soutient toutes les autres et achève la science : cette vérité est *Dieu*. La méthode rattache le moi à Dieu soit par la voie de la dialectique soit par celle de la déduction. Nous ne connaissons rien en deçà du moi, rien au delà de Dieu. Quand la pensée partant du moi s'est élevée à travers le monde jusqu'à Dieu, elle n'a plus qu'à revenir sur ses pas ou à parcourir les mêmes étapes dans un ordre inverse, pour vérifier le résultat de ses premières investigations, du point de vue du principe. C'est là toute la méthode. La route est longue, il est vrai, mais elle est nettement tracée depuis son commencement jusqu'à sa fin.

On comprend dès lors la *raison* ou le fondement de la méthode. La connaissance et la science sont distinctes pour nous, tandis qu'elles sont identiques en Dieu ; mais nous avons pour mission, en conformant notre activité intellectuelle aux lois de la raison, d'imiter Dieu et de transformer nos connaissances en vérités certaines. Cependant notre limitation s'oppose à ce que nous puissions sans effort et d'une seule vue embrasser distinctement tout ce qu'il nous est donné de connaître. La vérité est infinie; le moi, le monde et Dieu sont déterminables à l'infini dans la science. Dieu sait tout à la fois par une intuition immédiate et n'a pas besoin de méthode pour passer successivement d'une

vérité à une autre; mais telle n'est pas, telle ne sera jamais la condition de l'homme. La méthode supplée à notre incapacité native. Elle a sa raison dans la limitation de notre nature et a pour but de reculer sans cesse les bornes de notre savoir ou de nous permettre de réaliser notre destinée intellectuelle progressivement, à la faveur du temps, en avançant lentement et avec mesure dans le chemin de la vérité.

La méthode est double dans sa marche positive ou contient deux parties essentiellement distinctes et opposées, parce que l'esprit humain possède deux moyens fondamentaux de connaître la vérité, l'intuition et la déduction. De là *l'analyse* et la *synthèse*, le procédé intuitif qui s'applique à connaître la réalité telle qu'elle est, ou telle qu'elle s'offre à nous, abstraction faite de sa cause, et le procédé déductif qui s'applique à connaître les choses telles qu'elles doivent être, en les tirant de leur cause ou de leur principe. Les anciens n'ont pas ignoré ces deux mouvements de la pensée, qui éclatent déjà dans l'observation et dans la démonstration, dans le raisonnement inductif et dans le syllogisme, mais ils n'en ont pas donné la théorie. C'est à Descartes que remontent les premières vues nettes sur la méthode (1).

La troisième règle pour la direction de l'esprit est ainsi conçue : « Il faut chercher sur l'objet de notre étude, non pas ce qu'en ont pensé les autres, ni ce que nous soupçonnons nous-mêmes, mais ce que nous pouvons *voir* clairement et avec évidence, ou *déduire* d'une manière certaine. C'est le seul moyen d'arriver à la science. » La distinction contenue dans cette règle s'explique en ces termes : « Pour ne pas tomber dans la même erreur (dans l'erreur de ceux qui mêlent des conjectures à leurs jugements), rapportons ici les moyens par lesquels notre entendement peut s'élever à la connaissance sans crainte de se tromper. Or il en existe deux, l'intuition et la déduction. Par *intuition* j'entends non

(1) *Psychologie : la Science de l'âme dans les limites de l'observation*, Introduction, Bruxelles, 1862. — *Esquisse de philosophie morale*, Bruxelles. 1854.

le témoignage variable des sens, ni le jugement trompeur de l'imagination naturellement désordonnée, mais la conception d'un esprit attentif, si distincte et si claire, qu'il ne lui reste aucun doute sur ce qu'il comprend; ou, ce qui revient au même, la conception évidente d'un esprit sain et attentif, conception qui naît de la seule lumière de la raison, et est plus sûre parce qu'elle est plus simple que la déduction elle-même, qui, cependant, ne peut manquer d'être bien faite par l'homme. C'est ainsi que chacun peut voir intuitivement qu'il existe, qu'il pense, qu'un triangle est terminé par trois lignes, ni plus ni moins, qu'un globe n'a qu'une surface, et tant d'autres choses qui sont en plus grand nombre qu'on ne le pense communément, parce qu'on dédaigne de faire attention à des choses si faciles... On pourrait peut-être se demander pourquoi à l'intuition nous ajoutons cette autre manière de connaître par *déduction*, c'est à dire par l'opération qui, d'une chose dont nous avons la connaissance certaine, tire des conséquences qui s'en déduisent nécessairement. Mais nous avons dû admettre ce nouveau mode; car il est un grand nombre de choses qui, sans être évidentes par elles-mêmes, portent cependant le caractère de la certitude, pourvu qu'elles soient déduites de principes vrais et incontestés par un mouvement continuel et non interrompu de la pensée, avec une intuition distincte de chaque chose; tout de même que nous savons que le dernier anneau d'une longue chaîne tient au premier, encore que nous ne puissions embrasser d'un coup d'œil les anneaux intermédiaires, pourvu qu'après les avoir parcourus successivement nous nous rappelions que, depuis le premier jusqu'au dernier, tous se tiennent entre eux. Aussi distinguons-nous l'intuition de la déduction, en ce que dans l'une on conçoit une certaine marche ou succession, tandis qu'il n'en est pas ainsi dans l'autre, et en outre que la déduction n'a pas besoin d'une évidence présente comme l'intuition, mais qu'elle emprunte en quelque sorte toute sa certitude de la mémoire; d'où il suit que l'on peut dire que les premières propositions, dérivées immédiatement des principes, peuvent être, suivant la manière de les considérer, connues tantôt par intuition, tantôt par déduction; tandis que les principes eux-mêmes ne sont connus que par intuition, et les conséquences éloignées que par déduction (1). »

Rien de plus net que ce passage, quoique Descartes lui-même n'en ait pas senti l'importance pour la théorie générale de la méthode comme analyse et comme synthèse. Il en résulte que l'intuition se rapporte aux choses évidentes par elles-mêmes et la déduction aux conséquences qui se tirent d'un argument par voie de raisonnement, que l'intuition et la déduction peuvent s'appliquer à une même proposition, mais que l'intuition seule peut faire connaître les premiers principes, et la déduction seule les dernières conséquences. L'intuition est exactement définie comme la conception évidente d'un esprit attentif. C'est, en effet, un acte de perception ou d'aperception, un acte de la réflexion ou de l'entendement qui se porte sur un objet considéré en lui-même sans recourir au raisonnement; mais il faut ajouter que cette fonction de l'entendement ne s'exerce pas sans l'intervention des facultés réceptives de l'esprit, soit de la sensibilité, soit de la raison. De là l'intuition sensible ou la perception des faits au moyen des sens et de l'imagination, et l'intuition intellectuelle ou l'aperception des principes au moyen de la raison.

Locke, l'adversaire de Descartes, développe la même théorie au sujet des deux modes de la connaissance. La connaissance intuitive ou de simple vue est la perception de la convenance ou de la disconvenance de deux idées comparées immédiatement ensemble. La connaissance raisonnée ou démonstrative est la perception de la convenance ou de la disconvenance de deux idées par l'intervention d'une ou de plusieurs idées. Toutes deux sont certaines, dit l'auteur, mais la première l'emporte sur la seconde par son évidence et sa simplicité. C'est ainsi que l'esprit voit que le blanc n'est pas le noir, qu'un cercle n'est pas un triangle, que

(1) R. Descartes, *Règles pour la direction de l'esprit*; édition de V. Cousin, t. XI. *Opera posthuma Cartesii*, Amsterdam, 1701.

trois est égal à deux plus un. Il aperçoit ces sortes de vérités par une simple intuition sans l'intervention d'aucune autre idée. Il reconnaît de la même façon la vérité de cette espèce de propositions, qui, sous le nom de maximes ou d'axiomes, ont passé pour les principes des sciences. La connaissance intuitive n'a pas besoin de preuves puisqu'elle est immédiate; la connaissance démonstrative, au contraire, s'appuie constamment sur l'intuition. A chaque pas que fait la raison dans la démonstration, il faut qu'elle aperçoive par une connaissance de simple vue la convenance ou la disconvenance de chaque terme, dans ses rapports avec les termes extrêmes. Car sans cela on aurait encore besoin de preuves pour faire voir que chaque idée moyenne convient ou ne convient pas à celles entre lesquelles elle est placée, puisque sans la perception d'une telle relation il ne saurait y avoir aucune connaissance. Si elle est aperçue par elle-même, c'est une connaissance intuitive; si elle ne peut être aperçue par elle-même, il faut quelque autre idée qui intervienne pour servir de mesure commune. D'où il paraît évident que dans le raisonnement chaque degré qui produit la connaissance a une certitude intuitive. Mais lorsqu'il faut faire une longue suite de déductions, la mémoire ne conserve pas toujours exactement la liaison des idées. C'est pourquoi la connaissance démonstrative est plus imparfaite que la connaissance intuitive (1).

Locke est donc d'accord avec Descartes, mais lui non plus n'a pas su tirer parti de cette distinction dans la connaissance pour la question de la méthode. Tous deux mettent la connaissance intuitive au dessus de la connaissance discursive ou démonstrative. C'est qu'ils ne soupçonnaient pas encore les difficultés soulevées par la critique de Kant au sujet des formes trompeuses de l'esprit humain, au sujet des catégories et des lois de la raison qui président à toutes nos connaissances. Ils ne savaient pas que les intuitions les plus claires pouvaient être taxées d'illusions ou de pures

(1) Locke, *Essai sur l'entendement humain*, traduit par P. Coste, liv. IV, ch. II, VII, XVII.

idées, à défaut de preuves, parce qu'il n'est pas certain à priori que les choses soient en elles-mêmes, dans leur propre essence, telles qu'elles nous apparaissent.

Il y a donc pour une intelligence limitée deux manières de connaître les choses, l'intuition et la déduction. Les deux parties de la méthode, l'*analyse* et la *synthèse*, résultent de cette détermination de la connaissance et en tirent toute leur valeur. L'analyse est une méthode intuitive qui enregistre les faits, qui décrit les propriétés, les parties et les rapports des objets tels qu'ils s'offrent immédiatement aux sens ou à la raison; la synthèse est une méthode déductive ou démonstrative qui rattache les objets à leur principe par l'intermédiaire de quelque terme moyen comme dans le syllogisme. Comme l'intuition et la déduction peuvent être employées isolément, l'analyse et la synthèse sont indépendantes l'une de l'autre; mais comme l'intuition et la déduction peuvent aussi s'appliquer au même objet, l'analyse et la synthèse combinées se contrôlent mutuellement; enfin comme nous n'avons aucun autre mode de connaissance que l'intuition et la déduction, l'analyse et la synthèse, si elles coïncident exactement dans leurs résultats, donnent à la pensée tous ses apaisements et revêtent la vérité du caractère de la certitude. Toute la méthode est là, et c'est à ce titre seulement, comme liée à l'organisation de la connaissance, que la méthode est une barrière contre le scepticisme.

L'analyse et la synthèse, disons-nous, sont indépendantes l'une de l'autre et peuvent être employées isolément. C'est ainsi qu'il est possible d'observer les faits de conscience ou de décrire les phénomènes de la nature dans la physique, dans la chimie, dans la botanique, sans chercher à les coordonner sous un même principe ou à les réduire en système. Par contre, il est possible d'exposer philosophiquement le système général de la nature et d'en déduire successivement les divers ordres de faits, sans même examiner si les conséquences auxquelles on aboutit, s'accordent avec la réalité. Un aveugle n'a pas l'intuition de la lumière, ni un sourd l'intuition du son; mais l'un et l'autre sont en état de com-

prendre les lois de l'optique et de l'acoustique par le raisonnement. Il y a des doctrines purement analytiques, telles que le sensualisme, le criticisme, les études psychologiques de la philosophie écossaise, et il y a des doctrines purement synthétiques, telles que le panthéisme et la théologie. Toute donnée expérimentale, toute connaissance à posteriori est analytique : en conséquence, les sciences d'observation interne ou externe, les sciences historiques, dans toute l'étendue de ce terme, font partie de l'analyse et peuvent être cultivées, abstraction faite de toute vue synthétique. La synthèse ne procède qu'à priori en déduisant d'une proposition générale les conséquences qu'elle renferme. Mais toutes nos connaissances rationnelles n'appartiennent pas à la synthèse. L'analyse ne s'arrête pas à l'observation des faits; elle embrasse aussi la généralisation et la dialectique, elle recherche les genres, les lois, les causes, mais elle les pose comme hypothèses pour l'explication des faits, au lieu de les déduire d'un principe plus élevé. Nos connaissances à priori rentrent donc en partie dans l'analyse, en partie dans la synthèse.

L'analyse et la synthèse, quoique distinctes, ne doivent pas être séparées; elles s'unissent dans la construction et deviennent ainsi les parties complémentaires d'une seule et même méthode. Un objet, substance ou propriété, peut être à la fois observé directement en lui-même et déduit d'un principe supérieur. Quand on l'observe en lui-même, on constate son existence et ses caractères en fait, comme vérité temporelle; on affirme ce qu'il est actuellement pour nous, dans notre condition terrestre, sans rien préjuger de l'avenir, sans décider s'il est nécessairement et s'il sera toujours tel qu'il nous apparaît. Quand on le déduit de sa cause, au contraire, on constate son existence et ses caractères en principe, comme vérité éternelle; on affirme ce qu'il doit être, ce qu'il est nécessairement pour tous les esprits dans toutes les conditions possibles. Or cette double question peut être posée au sujet de tout ce qui intéresse la science. Que sont les esprits et les corps, et que doivent-ils être en vertu du principe d'où ils dérivent? Comment se manifestent

la pesanteur et le calorique, la connaissance et l'amour, et comment doivent-ils se manifester d'après leur nature ou leur cause? Quel est l'état réel de la vie et de la société des êtres raisonnables, et quel est leur état idéal? La réalité imparfaite et peut-être contingente, voilà l'objet de l'analyse; l'idéal immuable, qui se tire de l'idée ou de l'essence des choses, abstraction faite de toute considération historique, tel est l'objet de la synthèse.

La différence entre ces deux procédés et la manière dont ils se combinent se montrent exactement dans l'étude expérimentale et dans l'étude mathématique de la nature. La physique expose les propriétés générales des corps à ces deux points de vue. La physique expérimentale dévoile les faits par voie d'intuition et fait acte d'analyse; la physique mathématique démontre la génération des faits d'après les lois par voie de déduction ou de raisonnement pur et fait acte de synthèse. D'Alembert faisait la même distinction au sujet de la matière et du mouvement, et se demandait si les lois de la statique et de la mécanique sont de vérité contingente ou de vérité nécessaire. Voici, dit-il, la route qu'un philosophe doit suivre pour résoudre la question. Il doit tâcher d'abord de découvrir par le *raisonnement* quelles seraient les lois de la statique et de la mécanique dans la matière abandonnée à elle-même; il doit examiner ensuite par l'*expérience* quelles sont ces lois dans l'univers; si les résultats diffèrent, il en conclura que les lois de la statique et de la mécanique, telles que l'expérience les donne, sont de vérité contingente; si les résultats sont concordants, il en conclura que les lois observées sont de vérité nécessaire ou qu'elles résultent de l'existence même de la matière (1). Voilà les deux procédés de la méthode parfaitement caractérisés dans leur application au mouvement, et c'est de la même manière qu'ils s'opposent l'un à l'autre et se combinent entre eux dans la philosophie; le but est encore le même, il

(1) D'Alembert, *Traité de dynamique*, discours préliminaire. — Cournot, *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences*, liv. II, ch. IV.

s'agit de contrôler les données de l'analyse par les conclusions de la synthèse, afin de leur conférer toute la certitude qu'elles comportent.

Quelques mots encore sur les *règles générales* de la méthode, avant d'aborder l'exposition de chaque procédé en particulier.

Ces règles se déduisent de nouveau de la notion même de la méthode, comme moyen d'arriver à la science. Elles consistent dans la stricte observation des lois de la raison et des conditions auxquelles sont soumises les opérations de l'entendement dans leur forme scientifique. Suivre une marche méthodique, par intuition ou par déduction, c'est satisfaire à toutes les exigences de la science et du système; c'est par conséquent développer un sujet dans l'unité de son essence, dans la distinction de ses parties, dans l'union de tout avec tout; c'est encore procéder sévèrement par définition, par division et par démonstration. Les préceptes de la méthode se résument donc dans les points suivants, qui renferment tout ce qu'il y a d'essentiel dans les règles posées par Descartes, par Malebranche ou par d'autres auteurs, et qui les complètent :

Loi de la thèse. — Déterminer l'objet de la science dans son essence une et entière, dans son *unité* indivise ou dans son ensemble, avant d'entrer dans les détails, afin de permettre à l'esprit d'embrasser d'un coup d'œil et de dominer toutes les questions particulières qui s'y rattachent; donner la *définition* ou la notion précise, exacte, aussi complète que possible de cet objet et de ses propriétés fondamentales; n'employer aucun terme dans un sens nouveau sans l'expliquer; éviter en toutes circonstances la précipitation et la prévention, chercher l'évidence, en dépit des autorités, suivre la raison où qu'elle nous conduise, et continuer dans tout le cours des études à procéder par notions claires et rigoureusement scientifiques.

Loi de l'antithèse. Déterminer l'objet de la science dans la *variété* de ses parties ou dans l'opposition de ses espèces; le *diviser* de la manière la plus naturelle et la plus profonde d'après ses caractères essentiels, en écartant du sujet ce qui

est inutile, sans rien omettre d'important; faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, qu'on soit assuré de comprendre chaque question dans toute son étendue.

Loi de la synthèse. Déterminer l'objet de la science dans l'*union* de toutes ses parties entre elles et avec le tout, d'après la théorie mathématique des combinaisons; conduire ses pensées avec ordre et enchaînement, en respectant les rapports réels qui existent entre les choses et en marchant progressivement du connu à l'inconnu; rattacher chaque vérité partielle à son principe, *démontrer* tout ce qui peut l'être, en marquant toujours l'état de la question, sans permettre d'en sortir ni de laisser de lacune dans l'argumentation.

Ces règles s'appliquent à la fois aux sciences expérimentales et aux sciences rationnelles, quelle que soit la méthode particulière qu'elles suivent. Il est facile de les poser; il est impossible d'en contester la justesse; mais l'état actuel des sciences prouve assez que l'exécution en est entourée de difficultés sérieuses. Quoique toutes les sciences puissent s'organiser sur le même plan, selon les lois de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse, en explorant leur objet d'après l'unité de son essence, d'après la diversité de ses parties et d'après l'harmonie de leurs combinaisons, il en est bien peu qui se conforment strictement aux prescriptions de la méthode et qui présentent les caractères d'un tout organique parfaitement distribué dans ses parties.

I

L'*Analyse* a pour objet l'intuition ou la perception des choses considérées directement en elles-mêmes, dans leur propre essence, abstraction faite de leur principe. Analyser, c'est décomposer, diviser, abstraire, résoudre un tout en ses éléments, pour voir chaque chose ou chaque détail isolément et le considérer à part tel qu'il est en lui-même. C'est déjà faire acte d'analyse que de saisir un être en particulier dans l'ensemble des êtres; car l'univers tout entier forme un seul